

La vie du petit séminariste

La rentrée

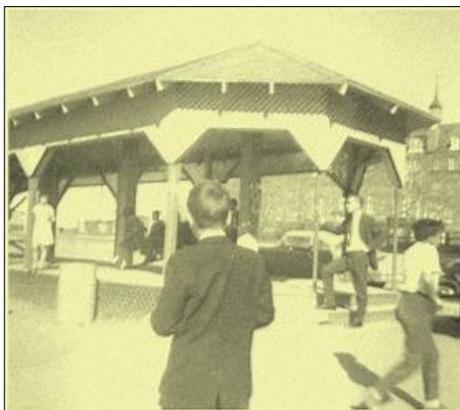
[...] Au fond d'une allée spacieuse, bordée d'érables centenaires, le collège se dressait imposant et froid. Plongé depuis près de trois mois dans une sorte d'hibernation où le pas d'un promeneur solitaire emplissait ses corridors d'un tintamarre décuplé par l'écho, il éclate aujourd'hui d'un roulement d'orage. Quelque cinq cents élèves l'investissent de toutes parts à la fois, chassant brutalement le silence et la quiétude des lieux.



Dehors, le vacarme est tout aussi intense. Les automobiles, les bicyclettes, les piétons se croisent et s'enchevêtrent en un mouvement incessant. Les pneus crissent, les klaxons impatientes s'énervent, les exclamations fusent de partout, se mêlant aux bruits de la ville qu'on entend respirer moins fébrilement un peu plus loin. Les voitures qui arrivent sans cesse, baillent du coffre à malles, d'où dépasse l'extrémité d'une ou deux valises solidement retenues par une corde ou un fil métallique. Ici et là deux élèves, parfois un père et son fils portent l'encombrant fardeau vers les monte-charges du collège.

À gauche de l'allée centrale, une dizaine de collégiens attrapent tour à tour une balle de baseball qu'un confrère cogne en ballons depuis le marbre, gênant le travail des ouvriers qui ratèrent l'immense terrain dans des gestes lents et mécaniques qui contrastent violemment avec l'exubérance des joueurs.

Dans une autre cour plus petite et s'appuyant au Vieux Séminaire, quelques joueurs se démènent sur les balles au mur dont les stalles répercutent le bruit sec des balles qui carambolement joyeusement.



Sous le préau, des groupes de promeneurs ayant terminé les formalités d'inscription se racontent les souvenirs de vacances dans un va-et-vient de métronome.

Devant le porche : un tohu-bohu indescriptible. Des centaines d'élèves se bousculent, s'interpellent, se serrent la main, s'enlacent, entravent l'entrée, envoient promener ceux qui réclament le passage, huchent les copains reconnus au loin. Ici et là dans les groupes, une tache noire signale la présence d'un professeur ou d'un maître, plongé lui aussi dans d'heureuses retrouvailles.

Les parents bousculés dans le remous se hâtent tant bien que mal, écourtent les adieux, impatients de regagner leurs voitures et de fuir la mêlée. Certains doivent toutefois s'attarder pour reconforter un nouveau en larmes devant un dépaysement aussi brutal.

Ils sont des dizaines à chercher un copain du village, lui-même ancien qui veuille bien les guider dans les dédales de la vaste maison, leur indiquer le bureau du directeur, les faire passer à la procure, les accompagner aux dortoirs, aux salles de récréation, à l'étude. Le portier est totalement débordé. Jamais autant de nouveaux ne se sont présentés.

Toutefois, le collège en eut volontiers accueilli bien davantage afin de mieux remplir encore sa double vocation de dispenser le savoir au plus grand nombre possible et de former plus de prêtres encore pour le diocèse. Quant à l'État québécois, il considérait faire plus que son possible en assumant la charge de nos universités.

Cette formalité accomplie, on descend à la salle y prendre une clé de casier, espèce de garde-robe métallique remarquable par son étroitesse et qui servira désormais de fourretout, depuis les articles de sport jusqu'aux friandises prohibées et toujours sujettes à la fouille d'un maître au flair aiguisé.

Puis on rejoint les groupes. Les nouveaux s'identifient, on les adopte plus ou moins chaleureusement selon le degré de sympathie générée et on leur présente les prêtres et les ecclésiastiques qui seront leurs maîtres ou leurs professeurs.

Les profs et les surveillants

[...] « Tu vois celui-là? C'est la Poule. Un maudit bon diable. Puis tout un athlète! Le meilleur joueur de hockey du collège avec Laporte. Tu vas voir, tu vas bien t'arranger avec. Fais-lui pas de vacheries, il t'en fera pas. » Au fur et à mesure qu'on voit arriver d'autres prêtres, serrant vigoureusement des mains, tapant des dos à lisérés blancs, visiblement heureux de renouer avec les anciens, on renseigne les *verts*.

« Celui-là, le grand sec derrière le billard... Oui. C'est le Canard. Un chic gars lui aussi. Ah lui par exemple, celui qui vient lui parler. Lui, c'est un maudit baveux. Surveille-le, parce que, lui y te manquera pas. »

Les nouveaux sont frappés d'entendre parler des prêtres avec une telle désinvolture et parfois avec un manque de respect qui scandalise carrément. Personne au village, n'aurait osé dire ce qu'on entend ici et qui ne semble gêner personne. On a tous été élevés dans la crainte et le respect du prêtre. Quand le père voulait gueuler contre le curé, la mère s'interposait instantanément avec une fermeté qui allait si nécessaire jusqu'à la violence et le paternel devait rengainer, car « manger du prêtre, ça ne porte jamais chance ». Et de voir de tout jeunes hommes, affubler pratiquement tous les maîtres de salle, les professeurs, même le directeur et le supérieur, de sobriquets parfois nettement désobligeants, dépassait vraiment les nouveaux. « Crains pas, ceux qui ont des noms vaches, y les ont mérités », affirmait un copain. « D'ailleurs, tu vas t'en apercevoir par toi-même. »

Mais déjà six heures. Le premier-maître secoue une cloche grosse comme un ballon de football. C'est le signal de se rendre au réfectoire (sans former les rangs). Dès demain, on aura à suivre le rang de doyen et certains pesteront le reste de leur pensionnat de passer toujours après ceux qui ont l'immense mérite d'être nés avant. Le réfectoire : une immense salle, froide, laide et bruyante. On y apprend dès le premier repas la différence entre la cuisine préparée pour cinq cents et celle mijotée pour cinq.



Quelques heures de récréation. Un groupe d'anciens jouent à la balle au mur, d'autres au tennis ou au ballon-volant. Mais surtout des retrouvailles. Un soir doux, mêlé d'une pluie timide, du regret de la liberté perdue et de la joie de retrouver les amis. On marchait nord-sud. C'était comme ça, parce que monsieur le directeur voulait qu'il en fut ainsi. Il savait sans doute qu'à l'ouest il n'y a rien de nouveau et voulait nous éviter d'aller voir pour rien. Tout en remontant et en redescendant le large

terrain de jeux, on s'informait des activités des vacances, on discutait des événements sportifs marquants de l'été. Parfois un intellectuel du groupe parlait d'un livre découvert mais on le coupait pour discourir plutôt d'une fille nouvelle, d'une timide idylle jamais consommée.

Et la cloche à nouveau. Puis déjà le coucher.

« A neuf heures et demie! Mais je ne m'endors pas moi. Je suis habitué de me coucher à minuit. »

« Ça fait rien. Demain tu vas t'endormir. »

Le dortoir

[...] Huit étages. On comptera les marches plus tard. On souffle. On n'a pas la forme, forcément. On ne s'arrête pas par vanité mais les poumons sont gonflés à bloc. Dans quelques semaines, on montera au pas de course et sans baver... C'est ça le dortoir? C'est vaste, froid, mal éclairé d'étroites fenêtres percées près du plafond et sinistre avec ses petits lits de prisonniers rangés comme les croix de la partie pauvre d'un cimetière. Quelle promiscuité! Comment se déshabiller? Où mettre son linge? Pas de cintres? Pas de crochets? Ah oui la case. Celle-ci n'est pas métallique mais elle est aussi étroite que l'autre. A l'endos de la porte, un imprimé collé à la hauteur des yeux. Un peu plus loin un grand élève dégingandé a replié les coudes contre ses flancs, ouvert les bras, recourbé l'index sur le pouce. Il entonne d'une voix monocorde, *imitant monsieur le*

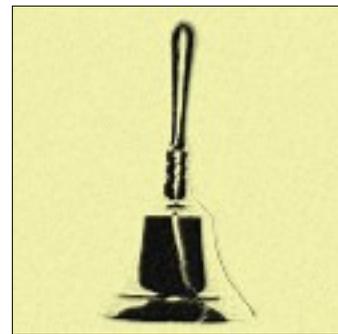


directeur : « Oremus, Mon cher élève. Les panneaux de ton armoire sont faits de gyproc, composition de plâtre et de papier. Veilles donc n'y fixer aucun clou ni vis. Ceux-ci ne tiendraient pas en place et ton armoire serait détériorée à jamais. Sais-tu qu'il en coûterait au moins deux dollars pour remettre ton armoire à l'état de neuf? En conséquence veilles en prendre un soin jaloux. Amen ». Les gars rigolent ferme. Même le maître de dortoir fait mine de ne rien voir et sourit de bon cœur (le premier soir, la discipline est forcément un peu plus lâche...). Les anciens s'affairent à enlever quelques-uns des ressorts qui attachent le sommier aux montants du lit. « C'est comme des planches à laver ces maudits machins-là. Enlèves un ressort à tous les deux. »

Déjà la lumière s'éteint. Les retardataires peuvent cependant gagner leur lit parce que dehors il ne fait pas encore nuit. Le maître de dortoir, énorme athlète roux, frisé comme un bélier Mérino, commence sa lente tournée à travers les allées, en égrenant un chapelet qu'il tient derrière le dos. Tout à coup, un pet formidable retentit qui déclenche une fusée de rires. « Arrêtez-moi ça tout de suite », hurle le Gros. Un peu plus loin un autre claquement lui répond, puis un autre et un autre encore. C'est le fou rire contagieux. Une gifle magistrale retentit, plus fort encore que le bruit de la rigolade. Un pauvre petit diable se relève et pleurant bruyamment proteste : « C'est pas juste, j'ai pas pété ». - « T'avais rien qu'à péter », répond maître Salomon qui ayant déjà la situation en mains, précise: « C'est pas parce que c'est le premier soir que vous allez me monter sur le dos. Je veux plus entendre un son, c'est compris? » Et le dortoir tombe dans un silence nerveux rompu seulement par les gémissements plaintifs du sacrifié qui tapote doucement une joue qui brûle en enflant. Ici et là, certains nouveaux mesurant enfin le dépaysement dans lequel ils sont plongés pleurent aussi, mais plus discrètement.

La cloche

[...] Le lendemain matin, à cinq heures vingt minutes précises, la cloche, aussi dénommée Manda ou la maudite cloche à bœuf ou autres appellations plus gentilles, plus spirituelles, plus délicates encore, claironna joyeusement le réveil. [...] Manda commençait donc à gazouiller aux petites heures du matin pour ne se taire qu'à neuf heures trente le soir, sauf les soirs de congés très spéciaux. Entre-temps, elle découpait toutes les tranches de la vie quotidienne : récréations, cours, offices religieux, études, repas. Un peu plus les arbitres s'en seraient servis pour signaler les hors-jeu. Elle était parfois coléreuse, impatiente, exacerbée même quand, par exemple, on prenait un temps trop long à revenir du fond de la cour. Elle pouvait aussi être tolérante, patiente, indulgente. On ne se trompait pas en pariant que Simon le premier maître sonnait alors. Monsieur le directeur s'en fut-il servi, elle aurait été lente, ordonnée, discrète. Avec un autre maître, elle eut été dans les mêmes circonstances brutale, hargneuse, lourde de décibels haineux. Ou encore, paresseuse, traînarde, désintéressée. Quand c'était la Poule qui l'actionnait, elle débordait de santé, de vigueur, d'enthousiasme. Elle secouait, mais n'insistait pas, comme si la joie de vivre une fois signalée, il était inutile de faire du bégaiement ou du pléonasme. Au début de l'année, il lui arrivait d'être timide, hésitante, sporadique. Un maître nouveau, encore élève l'année précédente, n'osait pas encore affirmer son autorité. Les jours de congé, elle était joyeuse. Après une victoire de l'équipe



du collègue contre la ville, elle était enthousiaste, triomphante, insolente même. Elle savait aussi le jour où un confrère prenait le chemin du sanatorium être triste, lugubre, désespérée. Les soirs brumeux de novembre elle était frileuse, enrouée, presque malade. Par les grands froids d'hiver, elle était brève, tousseteuse : un éternuement métallique.

Bref, en l'écoutant on connaissait, sans le voir, l'identité du sonneur. On pouvait même traduire son état d'âme. Les jours de carême où certain maître la manipulait, on savait ainsi mesurer la progression d'une irascibilité directement proportionnelle au nombre de jours où il avait jeûné de la cigarette. À la fin de l'année ou à quelques semaines de Noël, elle avait la résonance chaude des fêtes et une exubérance d'école buissonnière. Mais le plus souvent, elle tintait sur notre existence comme un glas obstiné morne, d'une infinie tristesse. C'était peut-être à cause de son timbre?

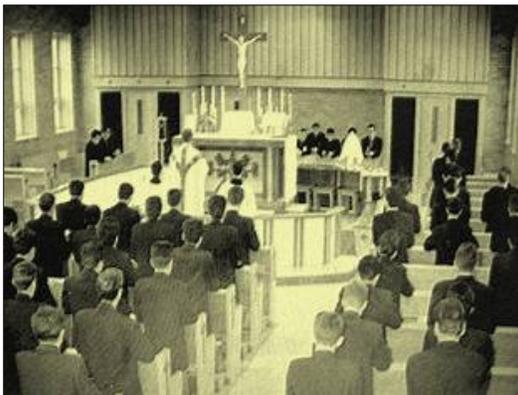
Le lever

[...] Après le lever, on procédait à une toilette plutôt sommaire: il faisait froid et on n'était pas très bien éveillé. Ceux qui avaient barbe se la gardaient pour le soir. Puis on s'habillait et on descendait à l'étude.

La prière

[...] Au début de l'étude, il y avait la prière du matin : la première de la journée. Après il y aurait la messe, le Benedicite avant le déjeuner, les Grâces après, la prière avant et après la classe, la méditation avant le dîner, etc., bref, une petite prière avant ou après, parfois avant et après chaque opération importante de la journée. Au total, une quinzaine de fois par jour : « une famille qui prie est une famille unie ».

Les nouveaux qui avaient les genoux encore très sensibles et qui n'ayant pas acheté leurs livres ne pouvaient pas imiter les anciens et se servir du Petit Larousse comme prie-Dieu, commençaient à trouver la prière du matin singulièrement pénible, quand le même Gros qui avait surveillé le dortoir la veille, annonça solennel : « je recommande à vos prières... un silence savamment mesuré qui réveille une bonne fois les somnolents ... Maurice Brière qui se meurt de paresse sur sa chaise ». L'interpelé glisse lentement les fesses sur son fauteuil et se colorant légèrement de gêne, s'agenouille comme tout le monde.



Après une vingtaine de minutes d'étude : la messe. Puis le déjeuner : frugal, froid, déjà annonciateur de jeûnes sévères. Récréation, étude. Premier cours. Il servira à donner aux élèves la liste des manuels nécessaires. On ira les chercher à la procure, à moins d'acheter ceux des étudiants des classes supérieures. Quelques fins commerçants s'y trouvaient qui avaient mis au point un truc infailible pour mieux vendre certains livres usagés. Ils n'étaient pas moins défraîchis, cela n'avait rien

à voir, mais à telle page, à tel paragraphe, on avait sagacement noté l'année précédente, les farces, les mots d'esprit, les historiettes de certains professeurs qui les répétaient chaque année au même moment. Quelques manuels, ainsi annotés de plusieurs années d'observations précieuses, faisaient évidemment l'objet d'enchères endiablées et le fortuné qui réussissait à les accaparer devenait le maestro qui pouvait orchestrer le silence, en prévenant les confrères qu'aujourd'hui le professeur allait vraisemblablement commettre telle farce : donc interdiction formelle de rire. Il fallait voir la gueule dépitée du spirituel qui croyant déridier la classe d'un mot bien senti en riait d'abord lui-même à décrocher ses fausses dents puis beaucoup plus jaune puis plus du tout, en voyant la classe demeurer totalement amorphe à la farce censée génératrice de fou rires. Il n'est jamais drôle de rire seul. Tous les solitaires le savent et je ne sais rien de plus solitaire qu'un professeur qui ne sait pas se faire accepter de ses élèves.

La routine

[...] Les nouveaux entraient donc petit à petit dans ce monde bien particulier qu'est un pensionnat. Ils apprenaient la routine inévitable. Ils acquéraient graduellement l'art de se trouver au bon endroit au bon moment, de donner le change, de paraître bons élèves c'est-à-dire de savoir par exemple lire un roman quand il aurait fallu travailler une version latine, de se porter malade les jours où certain professeur tatillon questionnant toujours tout le monde donnait son cours. Ils s'initiaient à l'art difficile de fumer en cachette, parfois même s'essayaient à chiquer. (On disait priser. Ça faisait plus classique.) Ils devaient bientôt renoncer, car un maître spécialement efficace notait vite dans le sillage des fautifs, les crachats qui n'avaient rien de la pureté séante à un bon élève. Comme il y allait avec un enthousiasme plutôt brutal, retournant les babillards inférieurs comme un maquignon qui étudie l'âge d'un cheval à la dent, on se convainquit rapidement de la sagesse de renoncer. D'ailleurs, les gencives brûlaient comme des pyorrhées-gingivites assaisonnées au gros sel. Ils apprenaient encore à contacter des externes commerçants qui leur refileraient au double du prix régulier des friandises de toutes sortes : tartes, chocolat, arachides et autres cochonneries interdites par le directeur qui savait qu'on ne bâtit pas des hommes forts au *coke* et aux *chips*. Mais la sagesse est autonome en ceci qu'on ne peut jamais emprunter celle d'un autre, surtout quand il est directeur de collège et pas prêteur d'excès. Bref, petit à petit, les nouveaux s'intégraient, s'amalgamaient, se fondaient à la masse.

Les deux salles

[...] Chemin faisant, ils avaient constaté que le collège se divisait en deux salles, la Grande et la Petite. Bien entendu, elles étaient toutes deux de même grandeur, alors pourquoi ne pas dire la salle des grands? Non c'était la Grande et la Petite... À la Petite évidemment il ne se passait pas de Grandes choses, c'est pourquoi on avait hâte de franchir définitivement les toilettes, les douches, le réfectoire, la salle de lecture et les autres toilettes qui la séparaient de la Grande. On avait aussi constaté qu'il y avait plus d'étudiants au classique qu'en commerce, marine, arts et métiers et agriculture réunis. C'était assez pour leur donner dès le début de petits airs de péter-plus-haut-que-le-trou qui pouaient déjà le snobisme à plein nez. Puisqu'on était plus nombreux, que le cours était plus long et forcément plus prestigieux, autant s'installer tout de suite en position

d'arrogance. Ah! disions-nous, tu es au commercial... sur un ton qui pouvait facilement traduire : frotte donc mes chaussures en passant...

La ségrégation

Oui. Déjà l'apprentissage de la ségrégation. On se serait même vexé de savoir qu'appeler les gars de l'école d'agriculture les *Boeufs* pouvait leur faire de la peine. On aurait dit, en haussant dédaigneusement les épaules : « Ces épais n'ont aucun sens de l'humour ». Mais on était jeune et la jeunesse a la cruauté facile et la dent acérée. Alors, comment lui en vouloir d'entamer déjà le processus du mépris universel? Celui qui ne méprise rien ni personne est un saint ou un idiot. Certes, il y a des choses et des êtres méprisables : l'injustice, la laideur, la lâcheté, le fanatisme sont méprisables comme leurs adeptes. Si seulement on en restait là. Mais non... Les bleus méprisent les rouges, car c'est connu le Ciel est bleu, l'Enfer est rouge. Les beaux méprisent les laids qui prétendent être bien plus intelligents. Les savants méprisent les ignorants. Ceux-ci se contentent d'être tellement plus nombreux qu'en définitive c'est eux qui font la loi. Les gros sexes méprisent les petits qui disent que ça n'a pas d'importance. Chacun sait que c'est faux. Les hommes méprisent les femmes. Dieu merci, elles commencent à bien le leur rendre. Le pécan méprise la martre, mais s'en nourrit. Les capitalistes méprisent les travailleurs... qui font de même. Tout le monde méprise les juifs qui adorent l'argent de tout le monde. Niarchos méprise Onassis : affaire de yacht. La Bouvier n'aime qu'elle-même, mais seul son photographe le sait. Je, tu, ils, nous méprisons les Arabes. Mais personne ne veut jeter d'huile sur ce feu-là. Le père Desmarais méprise Morgentaler plus que Pierre l'Ermite méprisait les Infidèles. Les épouses méprisent les maîtresses, elles ne devraient pas. Samson méprise Dupuis, parce qu'il n'a rien de Dalilah, sans doute. Les Éthiopiens méprisent la nourriture, ça se voit non?

Les gars du classique eux se contentaient de mépriser ceux de l'école d'agriculture et les élèves du cours commercial et ceux des arts et métiers, sans oublier les morues de l'école de marine. Ils commençaient ainsi à devenir à douze ans les baveux que nous sommes à quarante. Comment leur en vouloir : ils jouaient le jeu (et peut-être l'aimait-il) d'élever le plus de barrières possible entre l'instruction et l'ignorance, la richesse et la pauvreté, l'aristocratie et la plèbe. C'était de bonne guerre, tout le monde trouvant cela normal et souhaitable, sauf ceux aux dépens de qui on exerçait son tir, bien entendu.

Extraits de : LEBLANC, Bertrand B. *Horace ou l'art de porter la redingote*, Éditions du Jour (Leméac), 1974, 213 p.

Note : Les photos incorporées dans ce texte ne figuraient pas dans le livre *Horace ou l'art de porter la redingote*. Elles ont été puisées ça et là sur les sites reliés au Séminaire.